



La collection de poche des éditions Zulma

Friday et Friday

Antonythasan Jesuthasan – alias Shobasakhti – est né en 1967 à Allaipiddy, un village à l'extrême nord de Sri Lanka. Ancien enfant soldat du Mouvement de libération des Tigres tamouls, il arrive en France en 1993 où il obtient l'asile politique. Il vit désormais à Paris. Si l'on connaît son visage grâce au superbe *Dheepan* de Jacques Audiard (Palme d'or à Cannes en 2015) dont il est l'acteur principal, on sait moins qu'Antonythasan Jesuthasan est un écrivain exceptionnel qui a insufflé un vent nouveau dans le monde des lettres tamoules. Révélé en France avec *Friday et Friday*, il est aussi l'auteur de *La Sterne rouge*.

« Qu'il évoque la ville de Jaffna, au nord de Sri Lanka, ou le quartier tamoul de La Chapelle, à Paris, on est pris à chaque fois dans une histoire haletante et minutieusement ciselée. »

Le Monde des Livres

« Un regard acéré mais tendre. »

Mediapart

« Son œuvre est un bijou. »

Granta



Du même auteur

LA STERNE ROUGE

A N T O N Y T H A S A N J E S U T H A S A N

FRIDAY ET FRIDAY

Nouvelles traduites du tamoul (Sri Lanka)
par Faustine Imbert-Vier,
Élisabeth Sethupathy
et Farhaan Wahab

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture de *Friday et Friday*
a été créée par David Pearson.

Friday a été traduit par Élisabeth Sethupathy ;
Le Mouvement F, Diana la Ronde et கடிஞ்
par Faustine Imbert-Vier ;
Le Chevalier de Kandy et Layla par Faustine Imbert-Vier
et Farhaan Wahab.

Faustine Imbert-Vier remercie
Bernie Auntie, Latha, M. Anbukani, Maragatham Sriram
et Kripa pour leur contribution à cette traduction,
ainsi que François Gros pour sa relecture.

© Antonythasan Jesuthasan.
© Zulma, 2018, pour la traduction française ;
2025, pour la présente édition.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



Le Mouvement F



J'avais initialement intitulé cette nouvelle *Le Mouvement X*. C'est l'histoire de deux anciens combattants des Mouvements de libération de l'Îlam tamoul. Tous deux avaient émigré en Europe des années auparavant comme réfugiés politiques. Je ne sais à quel Mouvement chacun appartenait, ni si c'était le même. Dans ce récit, j'ai fait en sorte que le lecteur ne puisse à aucun moment déterminer l'organisation dont ces hommes dépendaient, et même dans le dénouement, l'information reste cachée. Ainsi, puisque la lettre *x* est habituellement utilisée pour marquer une inconnue, j'avais pensé intituler cette nouvelle *Le Mouvement X*.

Mais à peine avait-il entendu le titre, qu'un ami m'a fait remarquer : « Ça parle du Mouvement Armée Rouge ? » Mon dessein avait échoué. Après tant d'années, j'étais bien forcé d'admettre qu'avait existé jusqu'en 1985 un Mouvement tamoul appelé Armée Rouge.

Cet ami savait absolument tout de l'histoire du séparatisme tamoul. Il avait aussi écrit un ou deux essais sur les luttes armées. Désarçonné, je lui demandai : « Comment peux-tu dire qu'il s'agit

du Mouvement Armée Rouge sans avoir lu la nouvelle ? » À quoi il répondit : « Le nom du leader était Zhavier, en anglais son initiale serait X. »

J'étais stupéfait qu'il ait pu faire un tel lien. Étant donné que cette lettre est omniprésente, des mathématiques au cinéma porno, qu'il en arrive à la conclusion que le X du Mouvement était l'initiale du nom de son leader me dépassait. En y réfléchissant au calme, je me suis dit qu'en vingt-cinq ans, beaucoup de choses étaient devenues très confuses. Avant, le mot *sakkai* désignait les déchets, les restes, ce qui est devenu inutile. Maintenant, *sakkai* se réfère à un explosif très puissant, qui peut absolument tout pulvériser, sans rien laisser derrière. Avant, *mettre un pottu*, un point de couleur, sur le front de quelqu'un signifiait célébrer une cérémonie sous de bons auspices. Aujourd'hui, *mettre un pottu* signifie tuer. Idem pour *arracher les bijoux de la veuve* ou *couper une palme sèche*. Seul l'argot utilisé dans les différents Mouvements pour exprimer l'action de tuer continue de prospérer.

Je me suis donc mis à réfléchir à une autre lettre, déterminé à ce qu'aucun lecteur ne puisse trouver à quel Mouvement appartenaient mes deux personnages. Mais je compris vite que ce ne serait pas chose aisée. L'alphabet latin n'a que vingt-six lettres alors que nous avions trente-sept Mouvements et un nombre incalculable de leaders. J'ai commencé par la lettre A :

A : Arular
B : Balakumar
C : Chandrahassan
D : Douglas Devananda
E : EPRLF, ENDLF et tant d'autres
F –
G : Gnanasekaran, aussi connu sous le nom de
Paranthan Rajan
H : Henci Mohan
I : Inbam
J : Jegan
K : Karuna
L : LTTE
M : Mukunthan
N : NLFT
O : Oberoi Thevan

...

À la fin, il ne resta que le F. Je le pris donc. Eh bien, vas-y maintenant, essaie de deviner !

Il avait pris un vol de la Lufthansa au départ de Paris. Avec une correspondance à Francfort avant de poursuivre sur Colombo. Il passa le contrôle de sécurité à Francfort, monta à bord de l'avion à destination de Colombo et s'assit. Le siège à côté de lui était libre. Il eut l'intuition qu'une belle Allemande y prendrait place. Mais, avec le recul, il faut avouer que ses prémonitions ne se réalisaient jamais.

Au moins une fois par mois, son instinct lui disait que son père mourrait ce jour-là ou le sui-

vant. Mais son père était toujours en vie, malade et quasiment cloué au lit. Chaque fois que le téléphone sonnait tôt le matin, il décrochait en s'attendant à ce qu'on lui annonce la mort de son père. Il avait passé des années à se demander s'il irait ou non le voir à Jaffna. Il avait même pensé que si la nouvelle de son décès survenait, il serait soulagé de ce tourment récurrent. Une nuit, un peu soûl, il s'était même giflé et regiflé d'avoir pensé une chose pareille.

Il était fréquent que ses collègues soient sollicités par des membres de leur famille. Ils appelaient de Colombo ou de Vavuniya – à l'occasion de Divali ou du Nouvel An, pour un mariage ou les études d'un enfant –, et ses collègues envoyaient consciencieusement de l'argent. Mais ses deux sœurs aînées et leurs maris s'y prenaient autrement. Elles disaient simplement qu'Appa était très malade, qu'elles devaient l'emmener se faire soigner à Colombo ou en Inde, et ensuite seulement qu'elles avaient besoin de son aide pour payer les soins. Mais il ne lui semblait pas que quiconque ait jamais déplacé son père de sa natte. L'aînée et la cadette – chacune séparément, en cachette – lui demandaient de l'argent. Elles se plaignaient l'une de l'autre. Elles inventaient sans cesse des excuses pour ne pas avoir emmené leur père se faire soigner. Quand le plus âgé de ses beaux-frères fut expressément sommé d'expliquer pourquoi Appa n'avait pas été conduit à Colombo, il accusa la

politique. Et insulta tour à tour le défunt mari de la présidente, Chandrika Bandaranayake, la mère du Premier ministre Ranil Wickramasinghe, et l'épouse de Mahinda Rajapakse. Lorsqu'on lui demandait depuis combien de temps son père ne quittait plus sa couche, il avait envie de répondre : « Depuis Chandrika ! » Il avait l'impression que son père était retenu prisonnier par ses sœurs comme un bateau arraisonné par des pirates somaliens. Malgré son grand âge, elles ne le laissaient pas mourir. Les kidnappeurs n'aiment pas perdre leur otage.

Il se demandait s'il voyait les choses ainsi parce qu'il était coupé depuis si longtemps de tout sentiment filial ou fraternel. Mais à force de ruminer ces questions, il prit conscience qu'il n'avait de véritable amour pour personne, pas seulement son père, et que personne n'avait d'amour pour lui non plus. Seules les circonstances les amenaient tous à prétendre s'aimer. Il marmonna ce lieu commun de toute diaspora, que l'argent est le seul lien entre les gens. Un proverbe aussi courant dans la diaspora que les salutations d'usage et le mot « visa ».

Mais la semaine dernière, sa sœur aînée lui avait dit au téléphone que cette fois-ci, Appa ne se remettrait pas et qu'il se réveillait en sursaut la nuit pour demander si son fils était revenu. Alors il décida d'aller le voir. Il avait perdu sa mère trois ans à peine après son arrivée en France. La crémation d'Amma s'était faite sans un fils pour allumer le bûcher. Son père avait dit en sanglotant qu'il

espérait qu'une telle fin lui serait épargnée. Dès qu'il eut pris la décision de partir pour Jaffna, son esprit se mit en marche. Son village, sa famille, ses amis dansaient devant lui. Il fut très troublé en s'imaginant, en *veshti*, en train d'allumer le bûcher aux funérailles de son père. En bouclant sa ceinture de sécurité, il eut l'intuition que la nouvelle du décès de son père l'attendait à Colombo.

Alors que l'avion s'apprêtait à décoller, un homme de son âge, corpulent, à la peau sombre, se précipita vers le siège voisin. Il resta dans le passage, à le regarder lui, puis le siège à côté, sans un sourire. Il avait le visage fermé, comme si cette absurde histoire de place le fatiguait. Il se laissa choir de toute sa masse sur le siège et glissa son sac à bandoulière en cuir entre ses jambes. Après avoir bataillé avec sa ceinture de sécurité, il se mit à lire le journal allemand qu'il tenait à la main.

Du coin de l'œil, il essaya de lire ce qui était inscrit sur l'étiquette du bagage aux pieds du nouveau venu. À grand-peine, il déchiffra son nom et son adresse : *Arumai Nayagam Deivendran, Dortmund, Germany*.

Pendant la demi-heure qui suivit le décollage, il ne quitta pas des yeux le hublot, en proie à une vive agitation. Mais très vite, il comprit qu'il lui serait impossible d'éviter plus longtemps de parler à son voisin. Il l'observait de biais. Et sentit que lui aussi était observé discrètement. Les mots qu'il aurait pu prononcer restaient coincés dans sa gorge. Après

avoir répété mentalement ce qu'il pourrait dire pour lancer la conversation, il se tourna vers son voisin, mais c'est l'autre qui lui adressa la parole. Ainsi l'échange commença-t-il par une question stupide :

— Vous êtes tamoul ?

Il répondit qu'il allait à Colombo puis à Jaffna parce que son père était sur son lit de mort. L'homme dit que c'était pareil pour lui. Sa mère, dans un petit village proche de Jaffna, avait un cancer de la bouche. À la question « Êtes-vous marié ? », il mentit et répondit oui. L'autre dit qu'il travaillait dans une imprimerie en Allemagne et qu'il avait trois enfants. Lui répliqua qu'il travaillait dans un supermarché à Paris et qu'il vivait en France depuis vingt ans. L'autre répondit que cela faisait vingt ans aussi qu'il vivait en Allemagne. Il semblait qu'ils rentraient tous les deux pour la première fois depuis leur départ. Il se présenta sous le nom de Chandran et l'autre dit qu'il s'appelait Maran.

Il savait déjà que son nom était Arumai Naya-gam Deivendran d'après l'étiquette du sac à bandoulière. Il en conclut que Maran devait être son nom usuel dans le cercle familial. Tandis qu'ils conversaient, il eut l'impression qu'ils s'étaient déjà rencontrés quelque part. Sa bouche parlait, mais ses yeux transperçaient ceux de Maran.

Soudain, son sang se glaça. Une image lui vint à l'esprit, celle de ce Maran avec lequel il s'entretenait, mais ailleurs, et avec un fusil. L'image se

fondait dans une sorte de brume. Comme une sonnette d'alarme, son instinct lui dit que cet homme appartenait au Mouvement. Il s'arrêta de parler et se tourna vers le hublot, l'autre, au même instant, se tut lui aussi et ferma les yeux, comme s'il n'attendait que cela. Il se creusa la cervelle, s'évertuant à retrouver où il avait croisé Maran auparavant.

Mars 1984 : Après l'explosion d'une mine près du sanctuaire bouddhiste de Jaffna, l'armée est entrée dans la ville par le fort et a mis le feu au marché central. Entre leurs mains, les armes ont craché des balles aveuglément. Quand les militaires sont partis au bout d'une heure entière de ce bal meurtrier, le Mouvement est entré dans la ville.

Les garçons du Mouvement ont rassemblé les blessés et les morts dans les rues ainsi que ceux trouvés dans les magasins pour les emmener à l'hôpital. Pour transporter les blessés, le Mouvement a réquisitionné ou s'est saisi de force des véhicules qui passaient. Quand on a su que l'armée avait repris ses patrouilles depuis le camp militaire de Naavatkulli, quelques garçons du Mouvement sont aussitôt repartis, à bicyclette ou en moto, les armes à la main, en direction de Naavatkulli. Après avoir déposé les blessés à l'Hôpital général, certains ont attendu pour donner leur sang. Ils étaient pressés. Terriblement pressés de rejoindre Naavatkulli. Le médecin-chef a exigé qu'ils laissent leurs armes dehors avant d'entrer donner leur sang.

Il fut demandé aux passagers d'attacher leur ceinture. L'avion tressautait. L'écran devant lui indiquait qu'ils survolaient la Bulgarie. Il tourna lentement la tête pour observer son voisin. Maran lisait le journal. Ces yeux, ce nez, ces lèvres épaisses, impossible de les oublier. Il ne parvenait pas à se remémorer où il les avait déjà vus. Mais il avait vu cet homme avec un fusil.

Juillet 1985 : Tous les Mouvements se sont unis pour organiser une immense marche de protestation, de Maruthana Madham à l'université de Jaffna, contre la Conférence pour la paix qui se tenait au Bhoutan et qui n'apportait aucune solution au problème des Tamouls de Sri Lanka. Les écoliers ouvraient la marche, la population suivait et des véhicules fermaient le cortège, les garçons du Mouvement formaient un cordon de sécurité tout le long du défilé. Chaque Mouvement avait pris en charge une partie de l'organisation de la manifestation. Des slogans monotones scandaient l'atmosphère.

« Le Bhoutan, c'est quoi ? la maison de ton grand-père ? »

« Assez de paroles ! Un État tamoul, point final ! »

« Il n'y aura pas de miracle à Thimphou ! »

« Nous ne céderons pas, nous ne trahisons pas la mémoire de nos camarades martyrs ! »

Quand le cortège a atteint l'université, les manifestants se sont assis par terre, et une pièce a été jouée devant eux, Man sumantha Meniyar, Les Porteurs

de terre. Dans le débat qui a suivi la représentation, les délégués des différents Mouvements ont chacun pris la parole. Comme il s'agissait des commandants en second de chaque Mouvement, la scène était entièrement cernée de gardes du corps armés de fusils.

Lorsque l'hôtesse passa avec le thé, Maran prit un gobelet et le lui tendit. Il le remercia d'un sourire. Maran lui sourit à son tour, de toutes ses dents. Oui, il avait déjà vu ce sourire quelque part, et ce sourire était accompagné d'un fusil.

Avril 1986 : En pleine nuit, la Marine a quitté la base navale de Karai Nagar pour bivouaquer au St. Antony's College, à Urathurai. À l'aube, le Mouvement a encerclé l'établissement. Deux cents soldats à l'intérieur. À l'extérieur, une vingtaine de combattants. À ce moment-là, les garçons n'avaient pas encore d'armes lourdes. Un M16, six AK-47, quatre SMG, un fusil à répétition, quelques grenades, c'est tout. En face, la Marine disposait d'une artillerie et d'un lance-roquette RPG. Un hélicoptère de l'armée survolait l'école sans relâche.

Vers sept heures, les vingt garçons ont lancé l'assaut. Ils se sont cachés à l'abri des murs de l'école et dans les frondaisons épaisses des arbres. Leur but était de faire peur aux militaires jusqu'à ce qu'ils battent en retraite. Ceux qui étaient perchés dans les arbres tiraient sur l'école. Ceux qui étaient cachés derrière les murs surgissaient soudain à des points stratégiques

et tiraient. Ils lancèrent des grenades. L'hélicoptère de l'armée s'étant joint au feu d'artifice depuis le ciel, on tira donc sur l'hélicoptère aussi. Les militaires à l'intérieur répliquaient en tirant sans répit dans toutes les directions. À un moment, un des garçons – il devait avoir dans les dix-sept ans – s'est levé avec son fusil SMG, un tir bas de la Marine lui a emporté la tête.

Vers huit heures, deux hélicoptères ont parachuté des forces spéciales sur un champ en friche des environs. L'unité de commando avançait à une allure infernale sur l'école. La situation devenait catastrophique pour les garçons qui se sont retrouvés pris en étau – devant eux, la Marine, derrière eux, les commandos. Bien qu'ils aient encore une possibilité de battre en retraite, ils n'ont pas fait ce choix. Comme s'ils avaient décidé de mourir au combat, ils se sont séparés en deux groupes dos à dos pour affronter les deux directions.

Alors que le cercle des assaillants se rétrécissait, au point que les garçons n'avaient plus aucune chance de s'en sortir vivants, un groupe d'un autre Mouvement est arrivé de Melinchimunai et a pris les commandos à revers. Ce groupe-là avait ses propres mortiers 2 pouces artisanaux.

Le commando fut abasourdi par les tirs de mortiers. Dans la confusion qui suivit, ils battirent en retraite vers la baie de Thambatti. Le groupe de l'autre Mouvement avançait à coups de mortier sur l'école où était piégée la Marine ; chaque fois que ce Mouvement-là lançait une offensive, il envoyait au

moins une cinquantaine d'hommes. On ne pouvait pas dire qu'ils étaient tous entraînés au combat. On rassemblait des villageois, et s'il n'y avait pas assez d'armes, c'est avec des couteaux et des bâtons qu'ils se retrouvaient sur le champ de bataille.

Ne laissant d'issue que vers l'est pour la retraite de l'armée, les deux Mouvements tenaient les trois autres positions. À dix heures, après avoir mis la main sur tout ce qui pouvait faire office d'armes, les autres Mouvements les ont rejoints. Lorsqu'un Mouvement était à court de munitions, un autre lui offrait de partager les siennes. Tous les blessés étaient évacués dans le même véhicule. À dix-sept heures, la Marine a battu en retraite. Les Mouvements l'ont pourchassée jusqu'au rivage. Le lendemain, l'un des Mouvements a même fait imprimer un tract pour remercier tous les camarades qui l'avaient épaulé durant le combat.

On annonça l'imminence de l'atterrissage. Il s'était torturé les neurones en vain. Sans parvenir à retrouver où il avait déjà vu son voisin. Il roulait des yeux et se mordait les lèvres. Il décida de filer de son côté dès la sortie de l'avion, sans se faire remarquer. À ce moment-là, l'autre lui demanda : « Où allez-vous, à Colombo ? » Interloqué, il réfléchit un instant et répondit qu'il n'y restait pas, qu'il avait déjà son billet d'avion pour Jaffna le matin même. Pur mensonge.